

UDC 821.163.41:821.133.1
Оригинални научни рад

Dr Milivoj Srebro¹

Université Montaigne Bordeaux
UFR Langues et Civilisations
Département des études germaniques et slaves
France

TEMPS ET TEMPÊTES DE DOBRICA ĆOSIĆ

Résumé: La réception de la littérature serbe en France durant la guerre civile en ex-Yougoslavie dans les années 1990 fut fortement conditionnée par des facteurs extralittéraires: les œuvres de fiction, en particulier celles qui traitent des thèmes liés à l'histoire, ont été lues presque sans exception sous «la loupe de la guerre», ce qui a inévitablement conduit à une lecture réductrice négligeant ce qui aurait dû être le critère principal du jugement critique – les qualités esthétiques d'une œuvre.

Le meilleur exemple d'une telle lecture simplificatrice est la réception critique de deux romans de Dobrica Ćosić: *Le Temps de la mort* et *Le Temps du mal*. En cédant aux pressions du brouhaha médiatique dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a pas été très favorable aux Serbes et à la Serbie, la critique – dans l'interprétation des romans de Ćosić – a largement franchi la *ligne rouge*: celle qui sépare l'esthétique de la politique, la fiction de la réalité et la vocation du critique littéraire du devoir du journaliste engagé. La résultante d'une telle attitude de la critique ne pouvait être que négative: l'amalgame entre Ćosić, l'écrivain et Ćosić, l'intellectuel et homme politique, et une lecture déformée, voire tendancieuse, de ses romans.

Mots-clés: la réception de la littérature serbe en France, Dobrica Ćosić, *Le Temps de la mort*, *Le Temps du mal*, le critique dans le rôle du journaliste engagé, la Première Guerre mondiale, communisme, la guerre civile en ex-Yougoslavie.

ВРЕМЕ И НЕВРЕМЕ ДОБРИЦЕ ЋОСИЋА

Апстракт: Рецепција српске књижевности у Француској у периоду грађанског рата у бившој Југославији била је у знатној мери условљена ванкњижевним факторима: дела

¹ milivoj.srebro@gmail.com (Milivoj Srebro, Michel de Montaigne Bordeaux University, Faculty of Languages and Cultures, Department of Germanic and Slavic Studies, France)

по природи заснована на фикцији, нарочито она која третирају теме везане за историју, читана су скоро без изузетка под „дупом рата“, што је неминовно водило у редукционистичку интерпретацију која запоставља оно што би требало да буде основни критеријум критичке валоризације – естетски квалитети дела.

Најбољи пример за такво симплификовано читање представља критичка рецепција два романа Добрице Ћосића: *Време смрти* и *Време зла*. Попуштајући под притисцима медија, за које се може најблаже рећи да нису били наклоњени Србима и Србији, критика је – у интерпретацији Ћосићевих романа – увелико прешла *црвену линију*: ону која раздваја естетику и политику, фикцију и стварност, вокацију књижевног критичара и позив ангажованог новинара. Резултат таквог става критике морао је бити само негативан: успостављање амалгама између Ћосића - писца и Ћосића - интелектуалца и државника, и деформисано, чак тенденциозно тумачење његових романа.

Кључне речи: рецепција српске књижевности у Француској, Добрица Ћосић, *Време смрти*, *Време зла*, критичар у улози ангажованог новинара, Први светски рат, комунизам, грађански рат у бившој Југославији

1. Une personnalité complexe

«Si jamais on pouvait personnifier un siècle dans un individu», disait autrefois Sainte-Beuve à propos de d'Aubigné, cet écrivain serait, «à lui seul, le type vivant, l'image abrégée du sien». Si le fondateur de la «méthode naturelle» dans la critique française avait eu l'occasion de se prononcer sur Dobrica Ćosić, il aurait pu, à bon droit, lui appliquer la même formule. Car la biographie littéraire et intellectuelle de cet écrivain serbe reflète parfaitement, comme une «image abrégée», les tourments historiques et les virages idéologiques du XXe siècle, «le siècle chien-loup», comme le nommait le poète russe Ossip Mandelstam.

Sur le plan proprement littéraire, Ćosić qui fut, tout au début de sa carrière, un zéléateur de l'idéologie titiste se trouve pourtant parmi les premiers à avoir, dès les années cinquante, transgressé les normes doctrinaires du réalisme socialiste. Plus tard, et surtout après la rupture avec le régime titiste, son œuvre marquera davantage ses divergences avec la doctrine officielle ainsi que sa particularité sur la scène littéraire yougoslave. En effet, elle a montré le vrai visage de l'écrivain, ses intérêts majeurs et ses obsessions qui ont trouvé leur expression littéraire après de longues années de maturation et de réflexion. Il s'agit bien évidemment de ses grands romans – *Le Temps de la mort* et *Le Temps du mal* – où l'auteur a mis en scène le drame collectif d'un peuple entier et, en s'attaquant à un certain nombre de tabous, offert une vision de l'histoire qui ne correspondait pas tout à fait aux interprétations officielles de l'époque. Il va de soi que cette vision de l'histoire, jugée trop libre, n'a pas plu aux critiques des journaux officiels et aux idéologues communistes. Cependant, avec ses

grandes fresques romanesques, Ćosić a gagné, en revanche, la confiance du grand public qui a commencé à le considérer comme un véritable classique vivant.

Sur le plan intellectuel et politique, l'évolution de Ćosić est encore plus spectaculaire. Toujours présent dans les grands débats, toujours prêt à réagir sur des problèmes d'actualité, il mène la vie d'un intellectuel engagé, riche en revirements et en métamorphoses inattendues. Jeune, il est résistant au nazisme, puis il devient dans les années de l'après-guerre un haut fonctionnaire du parti communiste, avant d'entrer en rébellion intellectuelle car opposé catégoriquement au régime titiste. Limogé du parti et disgracié par le pouvoir à la fin des années soixante², il est contraint de mener une vie de dissident – d'un dissident «intérieur» si l'on peut dire – apparemment libre mais en réalité étroitement surveillé. Pourtant, malgré les pressions et les harcèlements fréquents, Ćosić reste très actif, en tant que romancier et comme intellectuel engagé³ : ces années-là le voient devenir aux yeux de l'intelligentsia serbe qui a pris ses distances avec le régime, un véritable symbole d'insoumission, une personnalité phare de la résistance morale.

Avec la chute du communisme commence pour Ćosić l'intellectuel une nouvelle aventure, aventure qui se terminera quelques années plus tard dans la solitude et la déception. Se croyant enfin libre après la disparition de la dictature communiste, et encouragé par l'opinion publique qui le considère alors comme une autorité nationale incontestable, il participe pleinement aux débats publics avant de se lancer, de nouveau, dans les eaux tourmentées de la politique. Ainsi, en juin 1992, en pleine guerre civile, il est élu premier président de la République fédérale de Yougoslavie (RFY), fonction qu'il devra quitter après seulement un an d'exercice ; il se retirera définitivement de la vie publique, avec un fort sentiment d'échec.

Écrivain, intellectuel, politique – ces trois facettes de Dobrica Ćosić montrent l'extrême complexité de sa personnalité, une personnalité qui n'a pas reculé devant les défis de son époque, mais qui, en revanche, s'est vue contrainte de changer ses positions et, parfois, de se contredire. Quoi qu'il en soit, Ćosić a fait son choix, en pleine conscience qu'il courait un risque, et qu'il devrait payer, au bout du compte, le prix de son engagement. Et s'il fallait aujourd'hui établir son bilan, on pourrait d'ores et déjà faire ce constat : ses prises de position dans le conflit yougoslave et son acti-

² Lors d'un plénum du Comité central, en 1968, Ćosić critique ouvertement le parti, ce qui fut considéré aussitôt par les responsables comme un acte «hostile et nationaliste».

³ Ainsi, dès le milieu des années soixante-dix, il participe aux activités d'une université parallèle et clandestine, mise en place à Belgrade par les universitaires proscrits. En 1980, il tente de lancer une revue libre *Javnost* («Le Public»), mais la police politique l'empêche de réaliser son projet. En 1984, quatre ans après la mort de Tito, il réussit à fonder un comité pour la défense de la liberté d'opinion et d'expression qui défendra des années durant toutes les personnalités persécutées par le régime communiste en ex-Yougoslavie.

vité politique lui ont coûté cher. D'abord dans son pays mais aussi à l'étranger, voire plus particulièrement en France où il a été, depuis 1992, l'objet de plusieurs attaques, parfois très virulentes.

2. Croyant, pécheur et hérétique

Avant d'être traduit, ce romancier fécond n'était pas inconnu en France, tout au moins du milieu des intellectuels et des spécialistes des lettres slaves. En effet, dès les années cinquante, il est régulièrement présent dans les textes et les présentations panoramiques consacrés aux écrivains contemporains yougoslaves, et ses livres comptent parmi les plus importants de la littérature serbe d'après-guerre.⁴ Le prestige littéraire de Ćosić l'écrivain est également confirmé dans les encyclopédies et les dictionnaires français de premier plan. Ainsi le *Dictionnaire des littératures* de Philippe Van Tieghem met en valeur son «talent incontestable» aussi bien que son éthique d'écrivain révélée par «les côtés humains de ses personnages»⁵. *La Grande encyclopédie du monde*⁶ souligne plus précisément que Ćosić est parmi les premiers à rejeter «le héros positif», cher à la littérature du réalisme socialiste, pour imposer désormais «un type d'antihéros», beaucoup plus complexe et nuancé. *Le Grand Larousse universel*⁷ remarque, lui aussi, que son premier roman, *Loin est le Soleil*, a rompu avec les normes de la littérature conformiste socialiste tout en mettant l'accent sur la passion de l'écrivain pour le destin de son pays dans «les vastes fresques consacrées à l'odyssée de familles paysannes» à travers l'histoire du XXe siècle.

Mais la vraie présentation de Ćosić au public français viendra plus tard, au début des années quatre-vingt-dix. L'intérêt accru pour les écrivains de l'Europe de l'Est après la chute du communisme, puis la tragédie yougoslave le rendent enfin actuel. On pourrait même dire indispensable, particulièrement pour la compréhén-

⁴ Voir: Sreten MARIC: «La Réintégration du Passé», *Critique*, mai 1957, p. 415-428; *Les Temps Modernes*, n° 150-151, 1958; Petar DZADZIC: «Le roman yougoslave contemporain», *Synthèse*, n° 147-148, 1958, p. 115-120; *Europe*, n° 435-436, 1965 (extrait de *Partages*); Predrag MATVEJEVIC: «La littérature serbo-croate d'après-guerre», *Les Lettres nouvelles*, mai-juin 1967, p. 141-156; Midhat BEGIC: «Renouveau serbe et croate», *Les Lettres nouvelles*, sept.-oct. 1968, p. 116-128; Predrag MATVEJEVIC: «Le destin du héros dans le roman contemporain», *Le Monde*, 8 mars 1969, p. VII; Michel AUBIN: «L'Autre Europe», *Le Monde*, 20 mars 1987.

⁵ P. V. TIEGHEM: *Dictionnaire des littératures*, vol. 1, Quadrige / PUF, Paris 1968, p. 961.

⁶ «Europe», vol. III, Éditions Atlas, Paris 1985, p. 1376.

⁷ Vol. IV, Librairie Larousse, Paris, 1982, 1989, p. 2662. Le même texte est publié dans: *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, Larousse, Paris 1992, p. 386.

sion du maelström des récents conflits balkaniques. Ses deux romans – *Le Temps du mal* et *Le Temps de la mort*⁸ – révèlent enfin à l'Occident ses vérités tragiques, celles que, comme l'écrit un journal français, «le rideau de fer d'un côté, la technocratie de l'autre, avaient escamotées»⁹.

Comme pour Alexandre Soljenitsyne et Vassili Grossman, tous deux également renégats de la «religion communiste», la critique a tout d'abord été attirée par la destinée exceptionnelle de cet écrivain, que l'on peut résumer en trois mots symboliques: croyant, pécheur, hérétique, qui sont aussi les titres de sa trilogie *Le Temps du mal*. Comme «le croyant» qu'il était à l'époque, remarque *L'Express*¹⁰, Ćosić «a pris son siècle à la gorge». Celui qui était «toujours en première ligne», celui qui, d'après *Les Lettres françaises*¹¹, avait le courage de dire «non à l'annexion d'un peuple par un autre», «non au génocide», «non à l'extermination des idées et des hommes», fut néanmoins accusé de «renier ce pour quoi il luttait». Pour Ćosić, affirment unanimement les critiques, il n'y avait donc pas de choix en Yougoslavie titiste: après avoir vu «l'écroulement de ses croyances (sic) en la foi communiste»¹², l'ancien croyant devenu pécheur, dut accepter le destin de l'hérétique. Déjà hostile à Tito «en qui il voyait un autocrate, réprimant les manifestations de l'identité serbe au nom de la construction utopique yougoslave», comme le constate *La France catholique*¹³, l'écrivain fut soumis à une pression politique et son œuvre à une censure sournoise. Mais d'un autre côté, souligne ce journal, il commença à jouir de la confiance des intellectuels démocrates et surtout de celle du peuple serbe, en se tenant pourtant «loin des nationalismes étriqués».

L'image de Ćosić en Serbie et de son rôle de «père de la nation», pour reprendre l'expression d'un journaliste, ont été aussi le centre d'intérêt de certains journaux. Cet écrivain représente en Serbie, surtout après la chute du communisme, à la fois Léon Tolstoï et Victor Hugo, note Yves Harté en précisant: «Tolstoï pour la démesure de l'œuvre et la dévotion respectueuse qu'il suscitait» et «Hugo comme gloire nationale et intervenant politique»¹⁴. Véronique Soulé n'est pas moins impres-

⁸ *Le Temps du mal*, vol. I: *Le Pécheur, L'Hérétique*; vol. II: *Le Croyant*. Traduits par Slobodan Despot, L'Age d'Homme 1990. *Le Temps de la mort*, vol. I-II, traduit par Dejan Babic, L'Age d'Homme 1991.

⁹ ANONYME: «Tchossitch, l'Européen», *Dernières nouvelles d'Alsace*, 12 octobre 1991.

¹⁰ Raphaël SORIN: «Les Balkans à la question», *L'Express*, 21 mars 1991, p. 133-134.

¹¹ Valérie MARCHAND: «L'Envers de la foi», *Les Lettres françaises*, janvier 1992.

¹² Isabelle RÜF: «Optimisme tragique», *L'Hebdo*, 10 janvier 1991, p. 45.

¹³ Hugues RONDEAU: «Un Tolstoï serbe», *La France catholique*, 13 décembre 1991, p. 32.

¹⁴ «C'est l'Europe qui meurt», propos recueillis par Yves Harté, *Sud-Ouest*, 8 décembre 1991, p. 6.

sionnée. «L'homme est perçu comme un prophète en son pays», écrit-elle avant de lancer un pronostic: «S'il présentait sa candidature, il aurait de bonnes chances de devenir président»¹⁵. Aujourd'hui nous pouvons constater que cette journaliste, elle aussi, s'est avérée un véritable prophète: deux ans plus tard, son hypothèse était vérifiée.

Certes, ces deux chroniqueurs n'ont pas non plus hésité, après avoir rendu hommage à Ćosić l'écrivain, de jeter un regard critique sur son image en Serbie qui leur avait paru quelque peu exagérée.¹⁶ Mais, malgré ces quelques réserves, force est de constater que dans les premiers temps de sa réception en France, Ćosić ou plus précisément son rôle d'intellectuel engagé fut plutôt bien accueilli par la critique et par la presse. Nous sommes encore dans la période qui précède l'élection de l'écrivain à la présidence de la RFY, l'événement qui changera considérablement, comme nous allons le voir plus tard, l'attitude des médias à son égard.

3. Un héritier des grands maîtres russes

En ce qui concerne Ćosić l'écrivain, l'image que la critique française donne de lui dans la même période est toute aussi positive: la plupart des journaux qui ont rendu compte de ses livres s'accordent à dire qu'il s'agit d'un écrivain majeur. Citons, comme exemples, ces quelques jugements: *La Quinzaine littéraire* voit en Ćosić l'un «des personnages-clés de la littérature serbe contemporaine, avec une œuvre considérable»¹⁷; *L'Événement du jeudi*, «le plus grand écrivain serbe contemporain»¹⁸, et *France catholique* l'auteur qui «appartient définitivement à la lignée des grands écrivains, de ceux qui par le roman s'essayeront à la maîtrise de la destinée humaine».¹⁹

Pour situer Ćosić, et aussi mettre en relief les qualités littéraires de son œuvre, les critiques français, comme d'ailleurs leurs confrères serbes, le comparent souvent

¹⁵ Véronique SOULE: «Cosic, prophète en Serbie», *Libération*, 8 novembre 1990, p. 24. Cet article sera republié dans une édition spéciale de *Libération* datée de mars 1991 et consacrée aux meilleurs livres de l'année. Parmi les 70 livres choisis pour 1990, figure également *Le Temps du mal*.

¹⁶ Parlant de Ćosić à l'occasion de son élection à la présidence de la Yougoslavie, Véronique Soulé est, cependant, plus sévère vis-à-vis de la décision de l'écrivain d'entrer activement dans la vie politique. Voir son article: «Dobrica Cosic, le prophète couronné du réveil serbe», *Libération*, 18 juin 1992.

¹⁷ Eugen BAVCAR: «Le temps du mal est aussi le temps de l'écriture», *La Quinzaine littéraire*, n° 582, 16 juillet 1991, p. 9.

¹⁸ «Yougoslavie: l'Europe nous a trahis», interview, propos recueillis par Alexandre Bousageon, *L'Événement du jeudi*, 18 juillet 1991.

¹⁹ H. RONDEAU: *Op. cit.*

aux deux grands maîtres de la littérature russe, Tolstoï et Dostoïevski. Ainsi, pour Valérie Marchand et Georges Haldas, l'auteur du *Temps du mal* est, en fait, le véritable héritier des deux grands écrivains russes. C'est pourquoi, conclut Marchand, on pourrait dire aujourd'hui que Ćosić est, bien que cela puisse paraître «dérisoire», «à la fois Tolstoï, pour la maîtrise du temps, et Dostoïevski, pour la profondeur du regard»²⁰.

Haldas est quant à lui plus explicite encore. «Quitte à faire hausser les épaules de certains», comme il le dit d'une façon provocatrice, Haldas souligne que, dans *Le Temps du mal*, «ce livre exceptionnel», Ćosić apparaît comme la synthèse magistrale des classiques russes. Plus précisément, il est «Dostoïevski par la pénétration des âmes, l'acuité métaphysique. Le sens de l'abîme en homme. (...) Et Tolstoï, en vertu de ce qu'on pourrait appeler un 'réalisme médium'. En ce sens que la réalité semble être radiographiée par l'auteur»²¹.

Hugues Rondeau n'a pas lui non plus peur des mots, encore moins des comparaisons évoquées. Pour lui, Dobrica Ćosić qui a, par ailleurs, bâti son œuvre «comme une geste patriotique» en appelant à «un refus absolu des totalitarismes», est avant tout «un Tolstoï serbe», ce qu'il laisse entendre dès le titre de son article. Comme chez l'auteur d'*Anna Karenine*, précise-t-il, on retrouve chez Ćosić la même «poésie du pays» et le même «amour du sol». Mais, s'il pointe en particulier la parenté entre ces deux écrivains, Rondeau admet également qu'on pourrait comparer à juste titre *Le Temps du mal* à d'autres œuvres des grands auteurs slaves. Par exemple, aux romans d'un Soloviev ou d'un Gogol, et surtout aux *Frères Karamazov*. Car, conclut-il, comme l'œuvre de Dostoïevski, le roman de Ćosić est «empreint d'une mystique chrétienne, celle de la séparation entre bien et mal».²²

Enfin, il convient de citer encore deux opinions intéressantes: celles de Michel Heller et de Georges Nivat. Pour dire toute l'importance de cette «fresque métaphysique» qu'est, selon lui, *Le Temps du mal*, le premier établit un parallèle d'abord avec *Guerre et paix*, puis avec *Vie et destin* de Vassili Grossman²³. Cependant, plutôt qu'insister sur les points qui apparentent ces livres, Heller s'attache à montrer ce qui les distingue. Ainsi, tout en confirmant que le roman de Ćosić rappelle inévitablement celui de Tolstoï «par le volume, le souffle épique» et «le désir de saisir la philosophie de l'histoire», il révèle un détail majeur: l'absence de paix dans le premier

²⁰ V. MARCHAND: *Op. cit.*

²¹ Georges HALDAS: «Tchossitch, un visionnaire tragique», *Librairie le rameau d'or* (s.d.).

²² H. RONDEAU: *Op. cit.*

²³ Michel HELLER: «Les aventures de l'âme», traduit du russe par Anne Coldefy, *La Croix*, 2 mars 1991.

roman. Quant à la différence essentielle entre *Le Temps du mal* et *Vie et destin*, Michel Heller la situe avant toute chose dans la vision du mal des deux écrivains. Tandis que Grossman construit son roman sur l'opposition communisme/nazisme dans lesquels il voyait «les deux facettes du même mal», Ćosić, dans sa vision du mal, s'intéresse uniquement au communisme, à sa «puissance diabolique» et aux «raisons de la fascination» qu'il exerce sur ses adeptes. D'ailleurs, conclut Heller, cette démarche de l'auteur du *Temps du mal* s'explique aisément puisque il s'est proposé dès le début de démasquer le totalitarisme rouge, tout en considérant que le mal nazi est une chose évidente qu'il n'est plus besoin de démontrer.

George Nivat va plus loin encore dans la recherche de la «famille» littéraire de l'écrivain serbe, sans entrer pour autant en contradiction avec les opinions déjà citées²⁴. En d'autres termes, il n'exclut pas non plus une certaine influence des grands maîtres russes, mais il considère qu'avec *Le Temps du mal* Ćosić entre, tout d'abord, dans le cercle «des renégats de la religion politique absolue qui s'est emparée du Vieux Monde», et rejoint ainsi la grande famille de la littérature de résistance aux totalitarismes que, selon Nivat, représentent, entre autres, Malaparte, Abellio, Huxley, Gheorghiu, Grossman et Soljenitsyne.

Bien entendu, tout en évoquant ce qui rapproche Ćosić des autres écrivains, les critiques ont tenu à souligner simultanément ce qui participe de sa singularité. Ainsi ont-ils remarqué, par exemple, la forte personnalité de l'auteur qui se distingue non seulement par son courage d'intellectuel, mais aussi par la particularité de sa vision de l'histoire, par la force de son imagination et, surtout, par son talent à mener des intrigues complexes à travers divers modes de narration.

4. Le mot-clé: le communisme

Si l'on se réfère à ces deux images de Ćosić, celle de l'intellectuel engagé dont l'autorité morale inspire le respect, et celle de l'écrivain comparé aux grands «monstres» des littératures slave et occidentale, il n'est pas difficile de supposer que ses deux romans aient été, eux aussi, accueillis, dans un premier temps, avec sympathie et bienveillance.

S'agissant du *Temps du mal*, son premier livre traduit en français et publié peu après de la chute du mur de Berlin, donc au moment où tous les yeux de l'Occident étaient tournés vers l'Est, on peut même constater qu'il a été très chaleureusement accueilli par la critique. Nous en voulons pour preuve ces commentaires élo-

²⁴ Georges NIVAT: «Une grande confession communiste», *Le Monde*, 1er février 1991.

gieux: c'est «un très, très grand livre», écrit, par exemple, *Le Nouveau politis*²⁵; un livre qui «s'ouvre et ne se lâche pas», ajoute *Le Figaro-magazine*.²⁶ Le même enthousiasme est partagé également par *l'Événement du jeudi*²⁷ et *La Presse française*²⁸ qui présentent ce roman, le premier, comme «une gigantesque fresque de 1 200 pages visionnaires», et le second, comme «l'œuvre majeure de cette fin de décennie sur le communisme».

La question principale que se pose l'écrivain dans son roman, d'après la critique, c'est le problème de la foi en des illusions imposées par le communisme et, par conséquent, le problème de la possibilité de rédemption après la perte de cette foi. Ainsi, pour mieux souligner le poids de cette question majeure, Michel Heller explique d'abord que les bolcheviks n'étaient pas des croyants ordinaires, mais beaucoup plus: des fanatiques qui prênaient le mal, tout en demeurant persuadés qu'il engendrerait le bien. C'est pourquoi Ćosić les traite, précise-t-il, comme une sorte de «secte chrétienne, composée de fanatiques croyant au paradis sur terre»²⁹. Ce faisant, poursuit Heller, l'écrivain ne se contente pas seulement de peindre leur état d'esprit ou leur «monde sanglant où règne le mal». Non, il va plus loin dans l'élaboration de sa vision romanesque: il s'attache à montrer, en effet, comment «ce chemin du paradis» descend dans l'enfer, pour reprendre l'expression du poète Joseph Brodsky, ou encore comment «les apôtres se transforment en bâtisseurs de l'Église, puis en inquisiteurs». En ce sens, *Le Temps du mal* est un livre sur «la naissance, l'évolution et la mort de la foi» et, bien sûr, de l'espoir avec elle, conclut Heller.

La comparaison entre la foi guidée par un absolu idéologique et celle qui existe dans la religion chrétienne, n'est pas accidentelle, ce que Michel Heller a très bien compris. Elle est, d'ailleurs, suggérée par l'écrivain lui-même à travers les titres de la trilogie: le *Pêcheur*, *l'Hérétique* et le *Croyant*. Ćosić a donc emprunté ces notions du vocabulaire théologique pour faire passer un message. Mais lequel ? Cette question peut être formulée d'une autre manière: selon l'auteur du *Temps du mal*, les croyants de la «religion absolue» que fut le communisme, après avoir perdu leur foi, ont-ils pu trouver protection et espoir dans la vraie religion chrétienne ? A cette question les critiques ont essayé de répondre en analysant le destin tragique et ex-

²⁵ Florence FERRY: «Le temps du mal», *Le Nouveau politis*, 21 mars 1991.

²⁶ Patrice PLUNKETT: «Tchossitch: voyage au bout de l'absurde», *Le Figaro-magazine*, 9 juin 1990, p. 36.

²⁷ André CLAVEL: «Personne n'a su entendre Dobritsa Tchossitch», *L'Événement du jeudi*, 5 mars 1992, p. 89-90.

²⁸ Hugues RONDEAU: «Le défi de la Rédemption», *La Presse française*, 2 février 1991.

²⁹ M. HELLER: *Op. cit.*

ceptionnel de Petar Bajović, l'un des personnages principaux du *Temps du mal* qui, dans la structure polyphonique du roman, occupe une place particulière. Contrairement aux deux autres héros, porteurs de différentes conceptions idéologiques et philosophiques – à Ivan Katić, le révolté, et à Bogdan Dragović, l'hérétique – il demeure jusqu'au bout «le tchékiste discipliné», «le croyant athée» et «le condottiere du stalinisme», comme le définit George Nivat dans son éloquent essai. Bref, c'est un fanatique passionné qui, au terme de sa vie, subit une métamorphose inattendue. Concrètement, il demande à ses bourreaux «la faveur d'être crucifié» en s'identifiant ainsi littéralement à Jésus-Christ ! Etrange requête.

Voici l'explication de George Nivat: «Tchossitch a voulu nous donner, comme Dostoïevski, une imitation du Christ, une imitation hérétique, blasphématoire, catastrophique, une imitation de 'possédés', dont les stigmates marquent encore notre histoire européenne, postcommuniste, postchrétienne, comme on voudra...»³⁰ Mais, cette interprétation lucide et inspirée n'est pourtant pas entièrement partagée par Hugues Rondeau qui voit plutôt dans ce geste de la crucifixion du stalinien Bajović, une ultime révélation de la vérité, comme une véritable Rédemption. En adoptant le point de vue de la théologie chrétienne et en se référant à l'Évangile de Saint-Jean, le critique précise que c'est la souffrance qui fait accéder ce croyant athée «au mystère de la deuxième personne de la Trinité», la souffrance qui le rétablit, en effet, dans son intégrité «par la Rédemption»³¹. C'est pourquoi, conclut-il, l'acte de la crucifixion de Petar Bajović doit être interprété avant tout comme un sacrifice choisi et comme un geste symbolique à travers lequel Ćosić a voulu livrer un message d'espoir à la fin de son roman.

Interpellé par les critiques, l'écrivain s'est lui aussi prononcé sur cette question, mais sans vouloir trancher ou donner une explication définitive. «J'ai répondu à un défi: comment exprimer la possibilité d'un rachat», dit-il. «Je cite saint Augustin et les Évangiles. Ils m'aident à chercher une œuvre, sans retomber dans une foi nouvelle, un mensonge qui attendrait son heure, après la tempête»³². Lorsqu'il explique son credo littéraire, l'écrivain est un peu plus précis. Il avoue son attirance pour la morale du christianisme, et sa conviction dans le sens du sacrifice humain: «L'acte de la crucifixion est resté à mes yeux, jusqu'à ce jour, l'acte le plus important d'une existence humaine.»³³

³⁰ G. NIVAT: *Op. cit.*

³¹ H. RONDEAU: «Défi de la Rédemption».

³² Cité d'après R. SORIN: *Op. cit.*

³³ D. TCHOSSITCH: «Mon credo littéraire», *L'Age d'Homme*, Lausanne, automne 1990, n° 11, p. 1.

5. Pouvoir, haine et souffrance

Bien que Ćosić ait voulu mettre avant tout à nu un totalitarisme qui avait réussi à s'imposer comme nouvelle religion, *Le Temps du mal* ne s'épuise pourtant pas dans la critique du communisme ni dans la dénonciation de ses perversions. Non, ce roman polyphonique, cette «symphonie dissonante» où l'auteur décrit avec la même force «le chant d'un merle» ou un «amour fou», comme l'observe F. Ferry, apporte beaucoup plus. Car, tout en parlant des événements dans une période bien précise, l'écrivain élargit sans cesse le champ de l'observation sur les problèmes humains universels, au point que ce roman devient, comme le remarque I. Rűf, «une odyssée de l'intolérance et de l'aveuglement comme données universelles»³⁴. Vu sous cet angle, par exemple, le mal n'est pas uniquement la particularité du communisme en tant que système totalitaire par excellence, il est aussi «la nature historique de l'homme», comme le dit l'écrivain.

Cette dimension universelle du *Temps du mal* est également ressentie par la critique. Ainsi, en expliquant que ce grand roman ne se contente pas de décrire les tribulations des agents du Komintern, H. Rondeau le voit comme l'acte d'écriture qui «doit se comprendre comme un révélateur ontologique, négligeant en fait le communisme» ; l'acte qui porte son attaque contre «toutes les illusions mécanistes et scientistes»³⁵. M. Heller considère, lui aussi, que ce roman dépasse largement le simple cadre du «récit historique»³⁶. Certes, précise-t-il, on peut traiter son auteur comme le témoin important d'une époque sanglante. Mais, au fond, il s'agit avant tout d'un «narrateur de talent qui mène avec art une intrigue complexe et palpitante» et d'un humaniste intéressé essentiellement par les «aventures de l'âme» et par les «combats métaphysiques de ses héros» qui sont, bien entendu, conditionnés par la réalité tragique extérieure.

Pour leur part, les critiques du *Monde*, de *Panorama*, et des *Lettres françaises* sont attirés par les thèmes qui traitent des problèmes universels d'une façon plus concrète encore: ceux qui touchent aux phénomènes du pouvoir et de la liberté, ou ceux qui posent la question du sens de la haine ou de la souffrance. Après avoir constaté que dans *Le Temps du mal* Ćosić développe plusieurs thèmes à la fois, Valérie Marchand choisit de mettre en lumière surtout le phénomène du pouvoir auquel l'écrivain re-

³⁴ I. RŪF: *Op. cit.*

³⁵ H. RONDEAU: «Le défi de la Rédemption».

³⁶ M. HELLER: *Op. cit.*

vient sans cesse. On dirait même qu'il est fasciné par «l'attraction quasi inexplicable du pouvoir»: par l'envoûtement qu'il allume, par la passion qui l'accompagne et par la solitude qu'il fait naître, note-t-elle avant de dresser toute une typologie du pouvoir telle qu'elle apparaît dans ce roman. Il s'agit, selon elle, d'au moins quatre catégories de pouvoir qui interviennent dans des domaines différents: spirituel, temporel, émotionnel et passionnel. En ce qui concerne la question de la liberté, elle conclut: «A l'envers de Kundera qui base toute son œuvre sur la problématique du choix, Tchossitch élude cette perspective. Pour lui, la liberté, à l'évidence, ne relève pas du libre arbitre»³⁷.

Georges Nivat, quant à lui, est littéralement stupéfait par les images fortes de la haine qui, comme la peste, submergent les pages du *Temps du mal*. C'est une haine, dirait-on, presque biblique, sans limites idéologiques, ni temporelles, une haine qui «emplit les poumons» d'une humanité déchirée et qui devient, dans la vision du monde de Ćosić, une véritable manifestation du Mal universel. Qu'on lise les impressions bouleversantes de Nivat:

«C'est la haine (...) inventive, une haine qui se justifie par toutes les religions et toutes les histoires nationales, une haine où les Abel cachent des Caïn, une haine qui se déchaîne sous le regard froid des Pantocrators, l'ancien, le chrétien, qu'on voit dans les absides des temples, et le nouveau, le 'Père des peuples' qu'invoquent les bourreaux du Parti et les janissaires fanatisés du maquis communiste.»³⁸

Mais ce fléau, cette «épidémie» de la haine, n'arrive cependant pas à affecter tous les héros de Ćosić qui, malgré tout, garde un «optimisme tragique», pour reprendre l'expression d'Isabelle Rüf, un optimisme fondé justement sur la force morale de ceux qui, faute d'autre moyen, choisissent la souffrance pour résister et pour survivre. C'est pourquoi l'écrivain donne à la souffrance une place aussi importante dans *Le Temps du mal* que dans *Le Temps de la mort*. Elle est, en effet, une sorte de contrepoids à la violence du pouvoir et de la haine, le côté du Bien dans un monde divisé entre le Bien et le Mal. La souffrance est, d'après George Nivat, «le seul îlot de pureté qui surnage ici et là», l'îlot du salut, selon E. Pautler³⁹, à la condition qu'on possède la capacité de l'accepter «comme Rédemption», comme une sorte de catharsis.

³⁷ V. MARCHAND: *Op. cit.*

³⁸ G. NIVAT: *Op. cit.*

³⁹ Emmanuelle PAUTLER: «Le temps du mal», *Panorama*, avril 1992.

Enfin, les critiques ont souligné encore une dimension importante de ce roman: celle qui a trait au destin historique du peuple serbe livré au système totalitaire et à la merci de la cruelle et imprévisible histoire balkanique. En écrivant ce roman-fleuve où son pays natal est, comme le constate *La France catholique*, plus qu'une simple toile de fond, voire «le protagoniste essentiel», Ćosić a voulu, d'une manière peu commune, ériger un monument littéraire «aux victimes de toutes les barbaries»⁴⁰. En d'autres termes, il a voulu et réussi à rendre «à la Serbie sa mémoire torturée»⁴¹; une mémoire qu'invoque, comme l'écrit *l'Hebdo*, «la tragédie séculaire du peuple serbe tout entier dans sa lutte pour la liberté», mais aussi la mémoire d'un sacrifice qu'on peut qualifier après la lecture du *Temps du mal*, de tragiquement inutile.

6. Une vision tragique de l'histoire

Certaines des réflexions faites à propos du *Temps du mal* – et en particulier celles concernant le phénomène du mal et la dimension tragique du monde dépeint par Ćosić – se retrouvent également dans des articles consacrés au *Temps de la mort*, deuxième livre de Ćosić traduit en français. La chose n'est pas surprenante sachant, surtout, que ces deux œuvres sont, non seulement l'expression d'une même poétique mais aussi les parties d'un même projet romanesque. En effet, *Le Temps de la mort*, «immense fresque politico-historique sur le destin du peuple serbe (...) au temps de la Première guerre mondiale», comme le définit *Le Monde*⁴², s'attache à la période et aux événements qui précèdent ceux décrits dans *Le Temps du mal*, formant ainsi, avec ce dernier livre, un diptyque romanesque sur l'histoire dramatique des Balkans dans la première moitié du XXe siècle.⁴³

Ce diptyque, ce «fleuve littéraire» dont les «résurgences sont innombrables» et qui est narré «avec un souffle grandiose», peut être lu de plusieurs manières, constate justement Jacques Decornoy: entre autres, comme la méditation sur la mort et sur le mal⁴⁴. Le plus saisissant pour le lecteur de cette «interminable fugue en souffrance majeur (sic)», souligne-il, c'est avant tout la vision tragique de l'histoire: avec

⁴⁰ L'expression est de Danièle BRISON: «Leçon d'histoire récente», *Dernières nouvelles d'Alsace*, 29 juillet 1991.

⁴¹ R. SORIN: *Op. cit.*

⁴² ANONYME: «Cent livres pour l'été», *Le Monde*, 19 juin 1992.

⁴³ Ce diptyque sera complété un peu plus tard par le troisième roman faisant partie du même cycle: *Le Temps du pouvoir*.

⁴⁴ Jacques DECORNOY: «Dans les griffes de l'histoire», *Le Monde diplomatique*, janvier 1992.

les personnages de la famille Katić qui partagent entièrement le destin de la Serbie, cette vision est l'un des principaux maillons qui relie les deux romans.

Pour sa part, Yves Harté confirme explicitement qu'il a été bouleversé par la lecture du *Temps de la mort*: par ses «histoires de chair et de sang» et par les «souffrances épiques» de ses héros⁴⁵. Mais, selon lui, malgré ce côté tragique d'une œuvre où il faut voir, en effet, «l'histoire éternelle d'hommes en lutte avec tout ce qui oppose raison humaine et passion», Ćosić a réussi à sauvegarder une lueur d'espoir en nous offrant une image forte et convaincante «de l'identité et de la permanence d'une nation européenne, la Serbie, au centre d'un projet salvateur et balkanique, la Yougoslavie».

Cette vision tragique qui, dans *Le Temps de la mort*, exprime le Golgotha d'un peuple voué au sacrifice et jeté dans les tempêtes de la guerre – une vision qui, à travers «la marche vers son destin d'une nation», comme le dit Hugues Rondeau, atteint en même temps des significations universelles – est également soulignée par les autres critiques. Mais pleinement conscients qu'en dépit de sa passion pour l'histoire, Ćosić n'est pas un simple chroniqueur mais un créateur qui va au-delà du documentaire, les critiques se sont intéressés également à d'autres éléments de sa poétique et de son éthique de romancier.

Tout en rappelant que Ćosić a écrit son roman «pour défendre une terre, une mémoire», Eugen Bavcar met en lumière une esthétique propre à l'écrivain: «l'esthétique de l'empathie»⁴⁶. Plongé dans la douloureuse chronique du calvaire de son peuple envahi par les troupes autrichiennes et en proie à la misère et aux épidémies, le romancier résiste, dit Bavcar, aux effets légers. Il brosse les destins humains, sans porter de jugement, sans exprimer de regrets. Il décrit les événements «en nous les faisant revivre» par l'empathie et par une écriture qui «se tisse au cœur même de l'événement». Ce faisant, Ćosić reste, pour Bavcar, «fidèle à un principe» qui exprime peut-être le mieux sa propre éthique d'écrivain. A savoir que la souffrance humaine – ce sentiment dominant du *Temps de la mort* et du *Temps du mal* – pourrait être «l'expression de la grandeur d'un individu ou d'un peuple» à condition d'être justifiée «par le cours de l'histoire».

Le critique d'*Esprit et Vie*⁴⁷ considère également que, «pour évoquer une aussi puissante aventure» aux accents épiques, dont le rythme dramatique fait penser au roman de Soljenitsyne, *Août 14*, Ćosić montre un talent étroitement lié à une éthique qui tient compte en premier lieu des valeurs universelles. Car, constate-t-il,

⁴⁵ Yves HARTE: «Les livres, chair et sang de l'Histoire», *Sud-Ouest*, 10 mai 1992.

⁴⁶ Dans son article, Bavcar mentionne à plusieurs reprises le titre du roman *Le Temps du mal*, mais il est évident qu'il pense au *Temps de la mort*. Voir: *Quinzaine littéraire*, 16 juillet 1991.

⁴⁷ ANONYME: «Dobritsa Tchossitch: *Le Temps de la mort*», 28 janvier 1993, p. 61-62.

l'écrivain sait, et il le confirme dans *Le Temps de la mort*, que «la valeur humaine permanente et infinie s'affirme d'autant plus hautement» quand on a «le courage de dire la vérité»: celle sur les souffrances de son peuple infligées par l'histoire, mais aussi celle qui met en évidence «sa responsabilité sur son destin».

Citons, enfin, Georges Haldas, lecteur passionné de Ćosić. Dans son article qui ressemble à une confession émue⁴⁸, il s'attache à analyser une seule scène du roman, celle où Mišić, «petit paysan devenu général», prend congé de sa femme et de sa petite fille, avant de partir à la bataille (séquence huit du premier chapitre). Cette scène, parmi tant d'autres aussi riches en émotion qui constituent «cette fresque polyphonique», atteint dans sa simplicité, selon Haldas, une grandeur antique, et il la compare à celle de l'*Iliade* où Hector prend congé d'Andromaque et de son enfant. Bouleversé par la profonde souffrance des héros mis en scène par Ćosić et par «le chaos meurtrier» de l'histoire, Haldas évoque un jugement d'André Malraux exprimé dans *La Condition humaine*: «Une vie humaine ne vaut rien. Mais rien ne vaut une vie humaine.» *Le Temps de la mort* pourrait effectivement porter ce jugement en épigraphe.

7. Feux croisés

Au terme de l'analyse des textes sur Dobrica Ćosić publiés pour la plupart avant juin 1992, date de nomination de l'écrivain au poste de président de la RFY, il apparaît clairement que, dans cette première période, Ćosić et ses œuvres ont été accueillis en France avec l'intérêt et le respect que l'on réserve habituellement aux grandes figures des littératures étrangères. Certes, outre ces textes où les critiques ont témoigné leur bienveillance envers le romancier serbe, parfois même leur enthousiasme, on trouve également, ici et là, quelques réflexions discordantes qui, sans préfigurer à proprement parler les attaques violentes qui viendront seulement quelques mois plus tard, manifestent du moins un certain doute sur les idées et les qualités littéraires de l'écrivain.

Certaines de ces réflexions sont faites sous forme d'interrogations et ne portent pas explicitement de jugement négatif. Comme, par exemple, celles de Jacques Decornoy et Yves Harté. Le premier s'interroge: n'est-il pas possible aussi d'interpréter les romans de Ćosić comme «une apologie sans nuances de la 'serbitude'»⁴⁹? Car, dit-il en faisant allusion au conflit yougoslave, «l'actualité, une fois encore assassine,

⁴⁸ G. HALDAS (s.d.).

⁴⁹ J. DECORNOY: *Op. cit.*

pousse à privilégier une autre lecture» qui ne tient pas forcément compte de critères esthétiques. Le second reconnaît, pour sa part, qu'une question sous-jacente l'a obsédé tout le temps de la lecture du *Temps du mal* ; d'autant plus, précise-t-il, que l'on avait soupçonné les dirigeants serbes «de s'en être inspirés». En d'autres termes: Ćosić n'a-t-il pas écrit ce roman comme «un manifeste politique» pour répandre l'idée que la Yougoslavie a été édifiée «au détriment de la Serbie»⁵⁰? Mais la question reste sans réponse.

Ces remarques ou plutôt ces interrogations guidées par un esprit critique qui impose la vigilance, divergent ostensiblement, cependant, des attaques virulentes qui, déjà, annoncent un changement radical dans le traitement de Ćosić en France ; attaques venues presque en même temps du côté d'où on ne les attendait pas: du côté serbe ! Après la sortie de la traduction de son livre, *La Vie de Malvina Trifkovic*, Mirko Kovač s'exprime sur la situation en Serbie. Sans mâcher ses mots, il fustige non seulement le régime serbe mais aussi les intellectuels, et en particulier Dobrica Ćosić pour lequel il n'a pas de mots assez durs. Dans un article spécialement écrit pour *Libération*, Kovač reproche à l'auteur du *Temps du mal* d'avoir été jadis «proche de la police communiste serbe» (!) et d'être, aujourd'hui, le protecteur du régime «nationaliste et extrémiste» de Milošević⁵¹. Dans une interview accordée à *La Croix*, les déclarations de Kovač sont encore plus directes. C'est le ton du réquisitoire:

«Je suis opposé à Dobrica Cosic, celui qu'on qualifie abusivement de Tolstoï serbe parce qu'il écrit de gros romans historiques alors que c'est un écrivain officiel qui a des positions très dures. A cause de son nationalisme et de son action auprès du pouvoir et de l'union des écrivains, il est coupable (sic!) de ce qui se passe en Yougoslavie.»⁵²

Ces propos de l'auteur de *La Vie de Malvina Trifkovic*, qui ont pris le ton d'une dénonciation ouverte, ne sont pas passés inaperçus dans le milieu de la critique française qui les a pris parfois pour argent comptant. Ainsi, par exemple, Nicole Zand, qui fait dans *Le Monde* une sorte d'analyse comparative entre *Le Temps de la mort* et *La Vie de Malvina Trifkovic*⁵³. Choissant comme point de départ les positions des

⁵⁰ I. HARTE: *Op. cit.*

⁵¹ Mirko KOVAČ: «Les Champs de la mort», *Libération*, 28, février 1992.

⁵² Mirko KOVAČ: «L'ONU reste le seul espoir», interview, propos recueillis par Laurent Lamire, *La Croix*, 4 mars 1992. A l'occasion de la sortie de son deuxième livre en France, *Le Corps transparent*, Mirko Kovač réitérera ses accusations contre Ćosić dont il mettra en cause également les livres (In: Laurence LIBAN: «On me dit que je suis un prophète de malheur», *Lire*, été, 1995).

⁵³ Nicole ZAND: «Être ou ne pas être serbo-croate», *Le Monde*, 28 février 1992.

deux écrivains face au drame yougoslave, elle s'attache avant tout à montrer dans leurs livres respectifs «la trace d'un débat qui oppose les pacifistes comme Kovač aux nationalistes comme Tchossitch». Et elle la trouve effectivement mais... non sans mal. Ainsi *Malvina* est présenté comme une œuvre percutante où l'auteur – «ennemi» de «tout nationalisme comme de toute idéologie» – dénonce «une haine irrécyclable» entre Serbes et Croates. S'agissant du *Temps de la mort*, Nicole Zand se montre plus critique mais aussi plus confuse, voire perdue dans des réflexions ambiguës et contradictoires. Tout en reconnaissant que dans «cette fresque, à l'image de *Guerre et Paix*, son modèle», le romancier «traite de la même manière que les grands» – et dans une narration «toujours captivante» – «les destins individuels et nationaux», elle formule à la fois un jugement inattendu et dépréciatif, affirmant que c'est là un roman «réservé aux amateurs de gros livres», où Ćosić «se fait le porte-parole des droits historiques de son peuple». Mais, un porte-parole qui n'est rien d'autre, pour reprendre sa formule audacieuse, qu'un «greffier du malheur serbe et de son côté suicidaire» !

Après la nomination de Ćosić au poste du président de la RFY, au moment même où la guerre civile battait son plein, les attaques contre l'écrivain – en particulier contre ses idées mais aussi, bien que dans une moindre mesure, contre ses œuvres – deviendront encore plus violentes, et plus fréquentes, voire systématiques. En considérant que ce nouvel engagement de l'écrivain est une simple «manœuvre politique de M. Milosevic pour tenter de redorer le blason de la Yougoslavie»⁵⁴ et de son propre régime dont Ćosić apparaît comme «l'une des dernières cartes»⁵⁵, les journalistes ont commencé aussitôt de le traiter sans aménité. Il est ainsi désigné dans la presse comme «l'ex-communiste reconverti au nationalisme», comme «le père spirituel» de Slobodan Milošević devenu «la bête noire des Croates et des Slovènes»⁵⁶, ou encore comme «l'homme de lettres à qui l'on doit quand même quelques pages d'anthologie sur la Grande Serbie»⁵⁷.

Certains journalistes vont plus loin encore et n'hésitent pas à l'accuser ouvertement d'être responsable, certes de manière indirecte, non seulement de la guerre civile yougoslave mais aussi du «nettoyage ethnique» ! C'est le cas de Florence Hartmann, la journaliste du *Monde*. Soulignant déjà dans le sous-titre de son article⁵⁸ que

⁵⁴ Cité d'après *Le Monde*, 17 juin 1992.

⁵⁵ Cité d'après *Libération*, 18 juin 1992.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Cité d'après *Le Monde*, 2 juin 1993.

⁵⁸ «La genèse du 'nettoyage ethnique'», *Le Monde*, 31 août 1992.

«la sinistre doctrine (...) a été ‘adoptée’ par l’actuel président de la ‘nouvelle Yougoslavie’, M. Cosic», elle précise:

«Ce concept, qui éveille de sinistres réminiscences, serait l’œuvre de seize membres de l’Académie des sciences et des arts de Belgrade, auteurs d’un texte qui circule sous le manteau sous le nom de ‘Mémorandum’. L’un de ses principaux inspirateurs était Dobrica Cosic, l’écrivain nationaliste...»

Sans entrer dans un débat sur ce sujet, qui sort du cadre de cette étude,⁵⁹ notons, cependant, que l’écrivain a, quant à lui, depuis toujours nié sa participation à la rédaction du *Mémorandum*. «Je n’ai eu aucune part directe à la création de ce mémorandum. Je ne faisais pas partie de la commission qui l’a rédigé», écrit-il dans *L’Effondrement de la Yougoslavie*⁶⁰, avant de préciser: «Donc, je n’ai pas écrit le *Mémorandum*, mais j’ai défendu le droit de l’Académie de développer une pensée critique et d’évaluer la réalité sociale, politique et nationale où nous vivons. Le droit à la critique: tel était l’enjeu essentiel.»⁶¹

8. «La guerre des intellectuels»

Devenu «la bête noire» des journalistes, Dobrica Ćosić et son œuvre ont attiré également l’attention et, parfois, les foudres des intellectuels et critiques, déjà engagés dans les débats publics sur la tragédie yougoslave. Dans son article «Le temps

⁵⁹ Contentons nous en l’occurrence de préciser que ce document a été rédigé en 1986, sans jamais être rendu public. En ce qui concerne les idées qui y sont esquissées, citons François Fejtö qui fait une description détaillée du *Mémorandum*: «Le texte brossait un tableau sombre de ‘l’état catastrophique de l’économie’, de l’impuissance du gouvernement fédéral, des investissements improductifs, du retard scientifique et technologique, de la paupérisation et du désespoir d’une grande partie de la population. Il reprochait surtout à Tito – qui était croate – de s’être toujours méfié des Serbes, demeurant sur ce point fidèle à ses maîtres de l’Internationale communiste hostiles à Belgrade. Tito était aussi accusé d’avoir provoqué la situation tragique des Serbes du Kosovo où, profitant de l’élargissement de leur autonomie accordée par la Constitution de 1974, les Albanais s’étaient installés en maîtres. Enfin, le document dénonçait la responsabilité de Tito dans le caractère répressif du régime et critiquait aussi sa politique de soutien aux régimes dictatoriaux du tiers-monde qui éloignait la Yougoslavie de l’Europe». In: F. FEJTÖ (avec la collaboration d’Ewa Kulesza-Mietkowski): *La fin des démocraties populaires*, chapitre «Les orphelins de Tito», Seuil, 1992, p. 232.

⁶⁰ Dobrica TCHOSSITCH: *L’Effondrement de la Yougoslavie / Position d’un résistant*, traduit par Slobodan Despot, L’Age d’Homme, 1994, p. 102.

⁶¹ Dans le même livre, Ćosić s’explique davantage sur ce sujet: «Le contenu de cette critique n’avait été relu et vérifié ni par l’Académie, ni même par la commission qui l’avait rédigée, car la campagne politique dressée contre elle l’avait empêchée de l’achever. Là-dessus a éclaté tout ce terrible scandale: le monde entier s’est alarmé à cause d’un texte inachevé et incohérent qui osait critiquer la réalité du régime du Parti communiste en Yougoslavie». *Ibid.*, p. 107.

de la mort et du mal»⁶², une sorte de lettre ouverte à Ćosić, Edgar Morin essaye, lui, d'éviter un discours manichéen. Pour que tout soit clair, il met d'emblée l'accent sur la différence entre l'écrivain et l'homme politique, en réservant ensuite au premier le respect, et au second les critiques ou, du moins, la méfiance et les doutes. Ainsi, au sujet du premier, il constate sans hésiter qu'il s'agit d'un «extraordinaire écrivain» et «l'auteur de deux chefs d'œuvres de la littérature européenne qui sont, en même temps, deux *Guerre et paix* du peuple serbe». Pour ce qui est du politique, Edgar Morin change de ton, tout en se référant à ses romans. Après avoir décrit les héros du *Temps du mal* – Petar Bajović et Bogdan Dragović qui sont, selon lui, des fanatiques staliniens, en proie aux «délires d'inhumanité», tandis qu'Ivan Katić, qui résiste «à la cruauté et à la bêtise» est «le porte-parole de l'auteur» – Morin se prête à un jeu de questions embarrassantes. Comme, par exemple: «Dobrica Cosic, êtes-vous devenu un Petar Bajovic, un Bogdan Dragovic du nationalisme serbe ?» Ou encore: «L'auteur du *Temps de la mort* et du *Temps du mal* veut-il assassiner Ivan Katic qu'il portait en lui ?» Sans vouloir porter un jugement explicitement négatif sur l'activité politique de l'écrivain, mais sans cacher non plus ses doutes au sujet de sa responsabilité, Edgar Morin tente d'inciter Ćosić à s'expliquer ouvertement sur sa position politique.

Quoi qu'il en soit, les réponses à ces questions ne se sont pas fait attendre. Pour Ćosić, soumis aux pressions médiatiques et contesté de toutes parts, c'était, effectivement, une bonne occasion de s'expliquer directement et de préciser quelques-unes de ses idées⁶³. En confirmant qu'il était depuis toujours et reste partisan de la paix, il précise notamment qu'il a fait et fera tout pour que la question serbe soit résolue «d'une manière démocratique, humaniste et pacifique». Tout en dénonçant le «nationalisme aux motifs chauvins» qui ravage les pays balkaniques, l'écrivain profite enfin de l'occasion pour mettre en garde tous ceux qui, à son sens, par leurs «manipulations», «soumettent l'opinion européenne à un conditionnement totalitaire et augmentent le mal». A-t-il réussi, avec cette réponse détaillée, à convaincre Edgar Morin ? C'est une question restée en suspens.

En revanche, il est évident que ni cette réplique ni les œuvres de l'écrivain n'ont «rassuré» le philosophe André Glucksmann et le commentateur de *La Croix*, Louise Lambert, qui vont se manifester peu de temps après. Contrairement à Edgar Morin qui n'a pas caché son engouement pour les grands romans de Ćosić, ces deux intervenants vont tenter de montrer que l'écrivain s'est justement servi de son œuvre pour élaborer, développer et répandre des idées nationalistes «grand-serbes».

⁶² *Le Monde*, 20 janvier 1993. Le même texte est repris dans le livre: E. MORIN: *Les Fratricides, Yougoslavie-Bosnie 1991-1995*, Arléa, 1996, p. 59-63.

⁶³ Dobrica Cosic: «Le temps du mal et du pire», *Le Monde*, 17 février 1993.

Engagé depuis longtemps au sein de l'intelligentsia française contre «la sale guerre de Milosevic», André Glucksmann, prend dès le début de son pamphlet qui ressemble à un acte d'accusation – «La guerre des intellectuels»⁶⁴ – le ton du procureur, sans même épargner ses collègues, les «intellectuels engagés». «Parmi tant de diplomates chevronnés et commentateurs autorisés, voire d'intellectuels engagés, lequel se donna la peine de plonger dans les quatre mille pages de Cosic, traduites en bon français ?», s'interroge Glucksmann avant de mettre implicitement en cause toutes les interprétations antérieures: «Aucun expert ne semble avoir profité de l'aubaine, occasion unique de saisir à l'œuvre l'immense falsification de la mémoire qui précède et dont procèdent les massacres actuels». Pour cette raison, il se voit donc contraint d'intervenir lui-même pour ne pas laisser passer cette «occasion unique» et pour que cette «falsification» soit finalement mise à nue.

Selon Glucksmann, Ćosić, l'homme de lettres et le vrai «diffuseur de pensées nouvelles», est directement responsable de la tragédie yougoslave. Car c'est lui, le «Lénine du mouvement grand-serbe» et «organisateur idéologique de sa victoire», qui a prêché et prêche toujours «l'apocalypse», en lançant la thèse selon laquelle «les Serbes, victimes des deux guerres et de la révolution mondiale, n'ont à perdre que leurs chaînes». La preuve en est, d'après le philosophe, son œuvre littéraire qui représente une «immense falsification de la mémoire». Pour étayer ses hypothèses, Glucksmann entreprend par la suite, si l'on peut dire, une «analyse éclair» de deux romans de Ćosić, qui mérite d'être ici citée dans son ensemble:

«Premier roman fleuve: *Le Temps de la mort*: en 14-18, le peuple serbe est dupé par les puissances occidentales qui l'abandonnent à la barbarie austro-hongroise puis, la paix revenue, le trompe et le paralyse dans une fédération avec les Croates et les 'Musulmans'. Deuxième livraison aussi volumineuse: *Le Temps du mal*, ou comment Moscou la Rouge accapare, détourne et corrompt la flamme révolutionnaire serbe. Un coup contre l'Ouest. Un coup contre l'Est. Conclusion obligée: desserrer l'étau. Les Serbes surent se sacrifier pour la victoire des autres, de quoi ne seraient-ils capables s'ils se mettaient à leur compte et travaillaient pour leur cause ? Sitôt dit (en vingt-cinq ans), sitôt fait (en trois ans).»

Cette «analyse éclair» qui ramasse «quatre mille pages» en un syllogisme brillant – «Un coup contre l'Ouest. Un coup contre l'Est. Conclusion obligée: desserrer l'étau.» – risque cependant de laisser incrédule le lecteur qui s'est donné «la peine», pour reprendre l'expression de Glucksmann, «de plonger dans les quatre mille pages de Cosic». Car les accusations aussi graves qui mettent au pilori l'écrivain et son

⁶⁴ *Figaro*, 3 juin 1993.

œuvre ne peuvent pas être justifiées par une simple formule, si brillante soit-elle, d'autant plus qu'elles viennent d'un philosophe.

Louise Lambert, quant à elle, définit d'emblée, dans le sous-titre, le sujet de son pamphlet.⁶⁵ Elle se propose de faire, précise-t-elle, le «portrait d'un écrivain idéologue au moment où est publiée une anthologie de textes sur le 'nettoyage ethnique'», en réalité, un pamphlet de propagande anti-serbe dans lequel Ćosić est présenté, avec une intention manifeste de le discréditer à tout prix, comme «gourou du nationalisme serbe moderne».⁶⁶ Cependant, le coup qu'elle destine à l'écrivain, ne semble pas avoir atteint son objectif, bien que son portrait soit brossé en couleurs particulièrement noires. Fortement inspirée par le pamphlet propagandiste cité ci-dessus, Louise Lambert s'attaque d'abord à la thèse de certains critiques français qui ont présenté Ćosić comme «un écrivain visionnaire», «le Tolstoï des temps modernes». Et elle le fait sans dissimuler son animosité, passant brusquement du rôle de critique à celui d'accusateur public: celui qui a adopté «un double langage», celui qui a fait «du mensonge son arme politique», celui qui a «exploité et nourri *la maladie de son peuple*» (souligné par M. S.), ce «nihiliste cynique» – martèle-t-elle – ne peut en aucun cas être considéré comme un visionnaire ou un Tolstoï moderne mais plutôt «comme le Richelieu d'un régime 'national-communiste' qui a su fanatiser un peuple fragilisé par la 'solution yougoslave'».

Pour illustrer ses jugements, Louise Lambert se réfère aux romans de Ćosić. Mais au lieu de montrer, dans une analyse critique, en quoi et comment ces romans ont avivé «les passions nationalistes», elle applique la démarche suivante: elle cite les idées et les paroles de leurs héros, hors contexte, et les fait passer soit pour l'opinion de l'écrivain, soit comme arguments soutenant ses propres idées, lesquelles n'ont rien à voir avec le champ sémantique des œuvres de Ćosić. Prenons deux exemples. Dans *Le Temps de la mort*, l'un des personnages s'exprime sur la situation extrêmement difficile dans laquelle s'est trouvée la Serbie, en 1914, après avoir reçu l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie: «Le temps est venu où un petit peuple ne peut plus perdre la guerre. Il peut seulement perdre la paix.»⁶⁷ Pour Louise Lambert, cette citation devient une «formule» que Ćosić «reprendra lui-même dans un discours politique [lequel ? elle ne le précise pas] et qui deviendra l'un des slogans de Milosevic». Le deuxième exemple est plus surprenant encore. Sans expliquer qu'il s'agit d'une réflexion faite par un malade anonyme au sujet de l'épidémie du typhus qui ravage la Serbie

⁶⁵ «Quand la littérature veut faire l'histoire», *La Croix*, 22 mars 1993.

⁶⁶ Il s'agit du livre: *Le Nettoyage ethnique. Documents historiques sur une idéologie serbe*, rassemblés, traduits et commentés par Mirko Grmek, Marc Gjidara et Neven Simac, Fayard, 1993, p. 291-295.

⁶⁷ *Le Temps de la mort*, vol. I, p. 79.

pendant la Grande Guerre, le critique de *La Croix* cite cet extrait du *Temps de la mort*: «La maladie est un facteur créateur de l'histoire... Les malades sont les créateurs de presque tous les grands miracles... La peur et les manies des malades ont construit et détruit les villes, des temples majestueux...»⁶⁸ Selon Louise Lambert, cette réflexion est la preuve évidente que le peuple serbe en général est malade, que Ćosić «n'a peut-être exploité et nourri la maladie de son peuple que pour mieux exorciser celle qui, depuis son échec politique face à Tito, le minait lui-même.»

C'est une démarche, bien entendu, peu crédible.⁶⁹ Car, avec un montage de citations tout est possible, même présenter *La Bible* comme une apologie du satanisme.

9. Les réponses de l'écrivain

Après avoir exposé les points de vue des détracteurs de Dobrica Ćosić, il nous semble judicieux de présenter également l'opinion de celui qui a été mis en cause, l'écrivain lui-même. Nous avons déjà noté ses explications à propos du *Mémoire* et sa réponse à Edgar Morin, mais cela n'est évidemment pas suffisant si l'on veut se faire une idée précise de son point de vue sur les problèmes principaux soulevés par ses détracteurs, et en particulier celui du rôle de l'écrivain et de ses oeuvres dans la prétendue propagation des idées nationalistes «grand-serbes».

Confronté à une avalanche d'attaques, Ćosić a essayé dès le début de faire face malgré les conditions qui ne lui étaient guère favorables. Plus précisément, il a profité de chaque occasion pour riposter, tout en sachant qu'il courait le risque de transformer le feu en incendie. D'ailleurs, la publication de l'opuscule, *Le Temps du réveil*, où il s'entretenait longuement avec Daniel S. Schiffer⁷⁰, ainsi que l'interview accordée à *Paris Match*, et publié sous le titre significatif – «Plaidoyer du plus grand écrivain serbe»,⁷¹ n'ont pas manqué de provoquer des réactions hostiles. Dans ces deux entretiens, Ćosić s'en prend aux médias et aux intellectuels français, notamment aux «nouveaux philosophes», en les soupçonnant ouvertement d'avoir alimenté un sentiment anti-serbe dans l'opinion publique. Tout en dénonçant la «guerre média-

⁶⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 68.

⁶⁹ La même démarche est utilisée également par un autre détracteur de Ćosić dont le pamphlet est imprégné d'une rare animosité, voire d'une haine incompréhensible à l'égard de l'écrivain. Voir: A. S: «Delors n'est certes pas un aigle. Mais Dobrica Cosic est un serbolchévique», *Présent*, 24 juin 1994. Ce pamphlet a été écrit en réaction à un texte publié dans *Minute*. Voir: «Une leçon de serbe gratuite pour Delors», *Minute*, 22 juin 1994.

⁷⁰ Ed. L'Age d'Homme, 1992.

⁷¹ Éditions du 4 mars 1993, propos recueillis par Emmanuel di Rossetti.

tique», il exprime sa déception et son amertume: «Je ne parviens pas à comprendre, honnêtement, comment on peut diaboliser de manière aussi absolue un peuple». ⁷² Evoquant les intellectuels, il ne mâche pas ses mots. Il critique en particulier leurs prises de position sur la guerre civile yougoslave qui sont, dit-il, stéréotypées et partiales «à tel point que je me suis demandé – et me le demande encore – où était donc passé cet esprit cartésien, sceptique et critique, qui avait caractérisé la France pendant plus de trois siècles». ⁷³

Dans *L'Effondrement de la Yougoslavie / Positions d'un résistant*, un livre destiné spécialement au public français et paru après la destitution de l'écrivain des fonctions de président de la RFY, Ćosić s'explique davantage sur les accusations portées contre lui en Occident. C'était sans doute sa dernière tentative pour contrecarrer «la terreur du mensonge», selon son expression, et rétablir la vérité – *sa vérité* – sur son rôle d'écrivain, d'intellectuel et de politique. Ce livre qui contient, parmi les écrits plus récents, des fragments d'articles, des notes de journal et d'interviews datant d'avant la guerre civile – preuve d'une certaine continuité de la pensée de l'écrivain – pourrait être considéré à juste titre comme une sorte de testament intellectuel de Ćosić. Ce qui explique en partie la précision chirurgicale de ses propos destinés, semble-t-il, non seulement à ceux qui l'ont «jugé», mais aussi à ses «juges» futurs.

Voici, à titre d'exemple, quelques extraits de ce livre qui clarifie ses positions d'écrivain et d'intellectuel. Citons d'abord celui, très explicite, où Ćosić se définit lui-même, d'une façon laconique, par rapport aux questions essentielles:

«Pour parler simplement: je ne suis pas Serbe puis humain: je suis humain et Serbe ; je ne suis pas un Serbe écrivain: je suis écrivain et Serbe. Ma serbité n'est, pour reprendre l'expression d'un auteur, qu'un 'inévitabile lieu commun'. Si je m'engage aujourd'hui pour un État serbe, ce n'est pas pour qu'il soit uniquement serbe, mais avant tout démocratique ; si je milite pour la Yougoslavie, je souhaite absolument qu'elle soit démocratique, ou qu'elle ne soit pas. Je ne suis pas partisan d'une société où la nationalité soit la 'qualité primaire' ; je suis partisan d'une société dont le postulat de base est la personne, l'individu, le citoyen, et non la nation ou la confession...» (P. 101.)

Les extraits suivants sont tout aussi explicites. Il s'agit, en effet, des répliques de Ćosić à ses détracteurs, ceux, en particulier, qui l'ont traité du «père spirituel du

⁷² *Le Temps du réveil*, p. 20-21.

⁷³ Dans *Paris Match*, il enfonce le clou: «Ces messieurs soi-disant 'nouveaux philosophes' sont pour moi le négatif de l'esprit de la France et de l'Europe. De la pensée de Descartes 'Je pense, donc je suis', ils ont fait: 'Je ne pense pas, donc je suis'».

nationalisme serbe», de «père de la purification ethnique», ou d'idéologue de la «Grande Serbie».

«En ce qui concerne l'affirmation selon laquelle je serais le 'père spirituel du nationalisme serbe', je dois mettre en garde mes contempteurs: lorsqu'on profère des jugements aussi graves, il serait bon – puisque ce Tchossitch est écrivain et qu'il a publié un nombre non négligeable de livres – qu'on lise mes livres et qu'à partir de là seulement on tire ses conclusions. (...) Ainsi, tout cela n'est qu'une banale et répugnante calomnie. (...) Je ne me suis jamais intéressé à une politique si obscure qu'on puisse me traiter de nationaliste ; je considère le nationalisme comme une idéologie néfaste pour n'importe quel peuple...» (P. 103.)
«Je m'étonne que quiconque puisse proférer une contrevérité aussi énorme que l'idée que je suis encore le 'père de la purification ethnique' (...) J'ai écrit dix-huit livres. J'affirme que dans tous ces livres – et je suis prêt pour cela à affronter une véritable commission d'enquête ou l'analyse sémantique la plus serrée – il n'y a pas une seule phrase hostile envers un peuple quelconque. (...) Car je ne suis pas un chanfre de la haine, mais un écrivain qui s'épuise à essayer de comprendre les destinées humaines en terre serbe au XXe siècle.» (P.103-104.)
«La 'Grande Serbie' n'entre pas dans ce que je crois être les aspirations nationales actuelles du peuple serbe. (...) C'est une vulgaire idiotie que de voir en moi l'idéologue de la 'Grande Serbie'. Ma conception de l'unification politique, économique et culturelle du peuple serbe ne connaît pas de catégories ethnoromantiques [de ce] genre...» (P. 108-109.)

10. Un défi non relevé

A écouter Ćosić, certains pourraient objecter qu'il s'agit d'un «innocent», d'un «juste» qui a été mis au pilori par la simple mauvaise foi de ses «contempteurs». Ou encore: Ćosić plaide non coupable et rejette toute sa responsabilité du réveil du nationalisme serbe, comme s'il n'avait jamais été l'un des principaux collaborateurs de Slobodan Milošević ! Là aussi soyons clair. En citant les extraits de ce livre, nous n'avons nullement eu, bien entendu, l'intention de jouer le rôle d'avocat ni de plaider la cause de Ćosić l'homme politique. Encore moins de nier une évidence: à savoir qu'avec sa nomination au poste de président de la RFY, il a cautionné, volontairement ou non, le régime de Milošević. Nous n'avons pas eu non plus la prétention de jouer les juges et de trancher sur les questions délicates soulevées par son activité politique. L'histoire appréciera la nature de la responsabilité réelle de l'ex-président de la RFY.

En citant Ćosić, notre intention était toute autre: en premier lieu, montrer le point de vue de celui qui a fait l'objet d'attaques et, ainsi, relativiser les commen-

taires manichéens de certains de ses critiques ; ensuite, donner la parole, non au politique mais à l'intellectuel – à l'écrivain – mis en cause par une sorte d'amalgame. Bien sûr, on peut discuter le bien-fondé de ses arguments ou même lui en opposer d'autres. Cela dit, certaines de ses réflexions nous semblent, en revanche, très justes et il serait difficile de les réfuter. En réponse aux accusations selon lesquelles il a propagé, en tant qu'écrivain, les idées nationalistes, Ćosić a demandé à ses critiques, comme nous l'avons vu, de respecter au moins ce qui constitue une *condition sine qua non* de chaque réflexion: «Lorsqu'on profère des jugements aussi graves, il serait bon (...) qu'on lise mes livres et qu'à partir de là seulement on tire ses conclusions.». L'exigence légitime d'un homme qui se dira ultérieurement prêt «à affronter une véritable commission d'enquête ou l'analyse sémantique la plus serrée» de ses livres.

Ce défi n'a malheureusement pas été relevé. Les détracteurs de Ćosić n'ont jamais entrepris une analyse approfondie et «serrée» de ses livres: ni celle d'ouvrages déjà évoqués ni d'ailleurs celle de ses quatre romans publiés ultérieurement – *Racines* (1992), *Le Temps du pouvoir* (1996), *Apocalypse* (1999) et *Une fable* (2001)⁷⁴. Sans tenir compte de la vision de l'ensemble de l'œuvre romanesque de Ćosić, sans la rigueur qui aurait pu leur permettre de saisir ses idées construites à travers un affrontement de différents points de vue, et dans une structure romanesque polyphonique, ils se sont contentés d'une lecture rapide et réductrice du *Temps du mal* et du *Temps de la mort* ; une lecture effectuée, sans doute, superficiellement et sous la pression d'une actualité dramatique et des images terrifiantes de la guerre civile yougoslave. Comme si, dans le climat tendu qui a poussé les médias à chercher en urgence des schémas destinés à faire comprendre l'incompréhensible à l'opinion publique, ils n'avaient eu ni le temps ni la volonté «de plonger dans les quatre mille pages» qui, d'ailleurs, parlent d'un autre temps, d'une autre guerre et d'une autre Serbie: pas «exactement», comme l'a bien dit un critique, «celle que la télévision nous présentait à 20 heures tous les soirs».⁷⁵

⁷⁴ Ces quatre romans sont également publiés par l'Age d'Homme: *Le temps du pouvoir* dans la traduction de Slobodan Despot, et les trois autres dans la traduction de Dejan M. Babitch. Par ailleurs, il est intéressant de noter que, parmi les rares textes critiques qui ont accompagné la parution de *Racines*, se trouve également celui de Nicole Zand, qui s'est montrée cette fois-ci favorable à l'écrivain. Elle remarque que c'est un roman où on trouve «déjà le souffle, la passion et l'énergie» de sa fresque *Le Temps de la mort*, mais aussi «une approche poétique de la nature» et «une recherche de l'écriture», encore «plus sensuelle». In: «Romans d'un pays disparu», *Le Monde*, 6 novembre 1992.

⁷⁵ Y. HARTE: *Op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE:

- Anonyme. "Tchossitch, l'Européen". *Dernières nouvelles d'Alsace*, 12 octobre 1991.
- Anonyme. "Cent livres pour l'été". *Le Monde*, 19 juin 1992.
- Aubin, Michel. "L'Autre Europe". *Le Monde*, 20 mars 1987.
- Bavcar, Eugen. "Le temps du mal est aussi le temps de l'écriture". *La Quinzaine littéraire*, n° 582, 16 juillet 1991.
- Brison, Danièle. "Leçon d'histoire récente". *Dernières nouvelles d'Alsace*, 29 juillet 1991.
- Clavel, André. "Personne n'a su entendre Dobritsa Tchossitch". *L'Événement du jeudi*, 5 mars 1992.
- Decornoy, Jacques. "Dans les griffes de l'histoire". *Le Monde diplomatique*, janvier 1992.
- Dzadzic, Petar. "Le roman yougoslave contemporain". *Synthèse*, n° 147-148 (1958): 115-120.
- Fejtő, François, et Ewa Kulesza-Mietkowski. "Les orphelins de Tito". In *La Fin des démocraties populaires : les chemins du post-communisme*. Paris: Seuil, 1992.
- Ferry, Florence. "Le temps du mal". *Le Nouveau politis*, 21 mars 1991.
- Glucksmann, André. "La guerre des intellectuels". *Figaro*, 3 juin 1993.
- Haldas, Georges. "Tchossitch, un visionnaire tragique". *Tribune de Genève*, 14 décembre 1991.
- Harte, Yves. "Les livres, chair et sang de l'Histoire". *Sud-Ouest*, 10 mai 1992.
- Hartmann, Florence. "La genèse du 'nettoyage ethnique'". *Le Monde*, 31 août 1992.
- Heller, Michel. "Les aventures de l'âme", traduit du russe par Anne Coldefy. *La Croix*, 2 mars 1991.
- Kovač, Mirko. "Les Champs de la mort". *Libération*, 28, février 1992.
- Lambert, Louise. "Quand la littérature veut faire l'histoire". *La Croix*, 22 mars 1993.
- Marchand, Valérie. "L'Envers de la foi". *Les Lettres françaises*, janvier 1992.
- Marić, Sreten. "La Réintégration du Passé". *Critique*, n° 120 (mai 1957): 415-428.
- Matvejevic, Predrag. "La littérature serbo-croate d'après-guerre". *Les Lettres nouvelles*, mai-juin 1967, p. 141-156.
- Matvejevic, Predrag. "Le destin du héros dans le roman contemporain". *Le Monde*, 8 mars 1969.
- Nivat, Georges. "Une grande confession communiste". *Le Monde*, 1 février 1991.
- Pautler, Emmanuelle. "Le temps du mal". *Panorama*, avril 1992.
- Plunkett, Patrice. "Tchossitch: voyage au bout de l'absurde". *Le Figaro-magazine*, 9 juin 1990.
- Rondeau, Hugues. "Le défi de la Rédemption". *La Presse française*, 2 février 1991.
- Rondeau, Hugues. "Un Tolstoï serbe". *La France catholique*, 13 décembre 1991.
- Rüf, Isabelle. "Optimisme tragique". *L'Hebdo*, 10 janvier 1991.
- Sorin, Raphaël. "Les Balkans à la question". *L'Express*, 21 mars 1991.
- Soulé, Véronique. "Cotic, prophète en Serbie". *Libération*, 8 novembre 1990.

- Soulé, Véronique. "Dobrica Cosic, le prophète couronné du réveil serbe". *Libération*, 18 juin 1992.
- Tchossitch, Dobritsa. *Le Temps du mal*. Vol. 1, *Le Pécheur*, *L'Hérétique*. Vol. 2, *Le Croyant*. Traduits par Slobodan Despot. Lausanne: L'Age d'Homme, 1990.
- Tchossitch, Dobritsa. "Mon credo littéraire". *Petit Journal Littéraire*, n° 11, automne 1990.
- Tchossitch, Dobritsa. "*Le Temps de la mort*". 2 vols. Traduit par Dejan Babic. Lausanne: L'Age d'Homme, 1991.
- Tchossitch, Dobritsa. "Le temps du mal et du pire". *Le Monde*, 17 février 1993.
- Tchossitch, Dobritsa. *L'Effondrement de la Yougoslavie. Position d'un résistant*. Traduit par Slobodan Despot. Lausanne: L'Age d'Homme, 1994.
- Tieghem, Philippe Van. *Dictionnaire des littératures*, vol. 1. Paris: Quadrige – PUF, 1968.
- Zand, Nicole. "Être ou ne pas être serbo-croate". *Le Monde*, 28 février 1992.
- Zand, Nicole. "Romans d'un pays disparu". *Le Monde*, 6 novembre 1992.

Milivoj Srebro

A TIME OF STORMS FOR DOBRICA ĆOSIĆ

Abstract: The reception of Serbian literature in France during the civil war in former Yugoslavia in the 1990s was strongly conditioned by extraliterary factors: most fictional works, particularly when they dealt with historical themes, were read with the war in mind, which inevitably led to reductive readings and the neglect of what should have been the main criterion of criticism - the aesthetic qualities of a literary work.

The best example of such a simplistic reading lies in the critical reception of two of Dobrica Ćosić's novels: *A Time of Death* and *A Time of Evil*. By giving in to the pressure of the media hubbub, which was definitely unfavourable to the Serbs and Serbia, critics clearly crossed the line in their interpretations of Ćosić's novels, mistaking aesthetics for politics, fiction for reality and the literary critic's vocation for the committed journalist's duty.

Such a critical stance could only prove negative and resulted in the confusion between Ćosić the writer and Ćosić the intellectual and politician, and a distorted, even biased reading of his novels.

Keywords: the reception of Serbian literature in France, Dobrica Ćosić, *A Time of Death*, *A Time of Evil*, the critic as a committed journalist, World War I, communism, the civil war in former Yugoslavia.

Received 18.03.2014 / Accepted 22.05.2014.